

Linda

Ky Nam Le Duc

Number 2, Winter 2006

Last call

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Duc, K. N. (2006). Linda. *Biscuit Chinois*, (2), 12–21.



Ky Nam Le Duc

À l'âge de 8 ans, Ky Nam est allé à un salon jeunesse, avec sa classe du primaire. C'était l'hiver, sa mère venait de lui acheter une tuque verte fluo, elle lui avait dit le matin même de ne pas la perdre. Il l'a perdue. Ensuite, il a appelé sa mère pour le lui dire, mais il a raccroché avant de finir sa phrase parce que des enfants le taquinaient. Sa mère, inquiète, est partie de sa job pour aller à son école. Elle n'a pas trouvé la tuque. En revenant ce soir-là, Ky Nam a eu froid à la tête.

Linda

LINDA VIT SUR le bord de l'autoroute, à côté du motel de passe où je vais des fois. C'est la première chose que j'ai su d'elle. Le nom de sa rue. Rue est un grand mot, bretelle de sortie serait plus approprié. Mais c'est pas elle qui vous dirait ça comme ça. Linda a deux enfants et d'énormes seins; ces derniers temps, elle porte sa pagette dans son décolleté. Sa pagette, c'est pour la greffe qu'elle attend. Un cadavre frais débarque, ses poumons sont compatibles avec l'énorme poitrine de Linda, et qu'est-ce qu'on fait ? C'est ça, on la *page*.

C'est une belle pagette, en plastique rouge transparent. Quand on la regarde comme il faut, on voit son mécanisme intérieur; c'est pas bien compliqué, quelques transistors pis c'est tout. L'appareil est tout petit, et Linda le porte fièrement en collier, comme si c'était un souvenir rapporté de Cancun. Je me demande si elle l'a mis sur vibration. L'autre fois, on a parlé de son trois et demi. C'est un demi-sous-sol, avec des fenêtres de prison dans le haut des murs. Elle me dit que ses petits voisins en profitent pour épier sa sortie de la douche et que si seulement elle avait un homme à la maison, les petits crisses y penseraient à deux fois. Mais elle n'a pas dit ça pour rien, elle sait que j'envie sa pagette qui est tellement plus belle que la mienne.

Je ne sais pas pourquoi j'ai décidé de revenir travailler en

banlieue. Longtemps, adolescent et même après, ma seule idée était de fuir cette rive-ci, pour aller en ville. Pour ne plus avoir à traverser un pont dès qu'il s'agissait de vivre. J'y ai fait mes études et j'ai même vécu à Boston pendant une année, à traverser l'autre rivière, la Charles, chaque matin. J'ai un peu fait le tour du monde à la fin de mes études et quand je suis revenu, voilà, un poste ouvert à l'hôpital. À cinq cents mètres d'où j'habitais, enfant, avec mes parents et ma grand-mère. Et je l'ai pris, sans vraiment savoir pourquoi. Malgré les innombrables blocs d'appartements revêtus de stuc, les rues de Beyrouth, les écoles aux couleurs effacées, le quartier des riches séparé de celui des BS par trois vulgaires rangées d'arbres. Malgré tout ça, en moi, quand je rentre le soir, vanné, je ressens une drôle de douceur, calme et reconfortante. Une petite tristesse, comme l'impression, quand t'as quatorze ans, d'aimer quelqu'un qui ne le saura jamais.

« Tu peux acheter mon bloc, il est à vendre. » Elle me dit que ce serait un bon coup, en plus avec elle qui risque d'y passer, ça te libère un logement de plus que tu pourrais louer avec une grosse hausse de loyer. Elle a toute une tête de femme d'affaires, Linda. « C'est la maternité monoparentale qui te rend comme ça », elle me dit. Mais si elle me dit ça, c'est aussi pour se faire dire qu'elle ne mourra pas. Alors, je lui dis. De toute façon, tu meurs pas avec des seins comme ça. Ou plutôt, oui, tu peux crever, mais tes seins vont survivre dans l'Histoire avec un grand H, dans les rêves lubriques de tous les hommes qui t'auront croisée. Tu seras le Napoléon des poitrines. Oui, mais il ne nourrira pas deux orphelins, ce Napoléon-là. Linda a raison, on pense jamais aux gosses. Après examen manuel, je lui dis : « Au moins, t'as pas de Waterloo. » Elle a pas de photos d'eux à me montrer. C'est mieux comme ça, selon elle. Si jamais ils s'en sortent, c'est mieux qu'ils ne se souviennent pas. Ils sont du *white trash*, elle le sait, on le lui a dit. C'est

pas un groupe de musique, c'est un état de fait. Mais Linda est sans amertume. Si elle est du « *trash* », c'est parce qu'on l'a jetée. Avant d'être jetée, on la voulait, on la désirait, elle était un cadeau de Noël à déshabiller à chaque jour. Avant, elle était belle. J'aurais dû lui dire : « Tu sais, tu l'es encore, en tout cas, moi je trouve. » Mais la vie est ainsi, j'ai trouvé trop tard.

Trop tard, c'est ce qu'on dit tout le temps. Cinq minutes trop tard et t'es séquelle. Dix et t'es légume. Quinze, c'est seulement quand il y a du gros trafic. Tous les ambulanciers connaissent leur règle de cinq. Trois ans trop tard, c'est celle de Linda, elle qui avait jamais fumé de sa vie. C'est quand elle a su qu'elle a commencé. Après, on lui a dit qu'il fallait qu'elle arrête parce qu'on ne greffe pas de nouveaux poumons à des fumeurs. Alors, elle a arrêté. C'était aussi pour rire qu'elle fumait, une blague, comme pour réparer la grave erreur de Dieu. C'est ça qu'elle me disait en riant. Elle croyait toujours, allait à l'église de temps en temps, j'imagine que c'est ça la foi. C'est de temps en temps, c'est jamais trop tard. C'est le ton de ton rire, c'est courir les rues en criant, c'est regarder un comptoir de crème glacée l'hiver et imaginer tous les gens qui feront la file dans quelques mois. Ou quelque chose du genre. Qu'est-ce que j'en sais de toute façon, j'ai appris à dire « Vous allez mourir » de la meilleure façon possible; ma formation dit de toujours envisager le pire et ensuite, de le communiquer.

Aux enfants, par exemple. Mais pour eux, c'est spécial, ils savent déjà comment on meurt, tous les enfants le savent. Je pense qu'ils ont encore frais dans leur mémoire le temps qui précède la fécondation, cette espèce de vide inconfortable, cette banlieue de la vie. Lorsqu'ils perdent la main de leur mère au centre d'achat, le goût de ce vide revient en eux, et la peur dans le plus reptilien de leur masse cervicale criera comme les sirènes de l'Apocalypse. C'est en grandissant qu'on oublie la mort. Le plus petit de Linda

comprend déjà, il a dessiné sa future maison et sa future famille d'accueil, il y a un petit chien jaune sur son dessin, vu de profil. « C'est quelle espèce, ton chien ? », je lui ai demandé. « C'est un bâtard, comme toé », il répond. Sa mère est une réaliste, elle aussi. Elle lui a expliqué le scénario du pire cas. Pas d'oncles ni de tantes, ni de grands-parents à la lucidité requise, ils seront tous les deux de vrais orphelins comme dans Zola. Mais c'est pas elle qui a dit ça comme ça. Elle est drôle Linda, le soir, elle leur fait des simulations pour mieux les préparer. « Quoi faire lorsque Maman ne se réveille plus ? » ou « Qui appeler lorsqu'on trouve Maman noyée dans son vomi ? » Au début, ils pleuraient. Mais ils ont lentement compris et c'est eux maintenant qui demandent le soir à jouer.

On ne fait pas de logements pour gens seuls. Tout est trop grand, les chambres de trop font trop d'écho quand je regarde des couples s'aimer à la télévision. J'ai juste un lit et quelques boîtes de vêtements, que voulez-vous que je fasse avec un condo à trois étages ? Il y a une agente immobilière qui s'assure régulièrement du fonctionnement de mon répondeur. Depuis qu'elle m'a repéré, jeune professionnel sans domicile, elle n'arrête plus. Je dois être la scolarisation privée de son fils ou ses vacances au soleil. Mais au moins, ça fait quelqu'un à qui parler. Samedi soir dernier, je lui ai jasé du combat littéraire du millénaire. Je lui ai demandé, entre Proust et Hemingway, dans un combat à poings nus, *ultimate extreme*, tous arts martiaux confondus, lequel tombe le premier ? Marcel, elle m'a dit, il était tout frêle, non ? Faux. C'est Ernest, Proust était tout le temps couché, il pouvait pas tomber. C'est Hemingway le con maso qui écrivait debout. Devine pourquoi il s'est ensuite tiré une balle. « Meilleure chance la prochaine fois, ton condo je vais y réfléchir pendant quelques semaines encore. » C'est amusant tout ce qu'on peut faire avec un peu d'argent, c'est d'ailleurs le seul avantage de ma position, pouvoir faire vomir ces vampires.

Je ne lui ai jamais dit non. C'est pourquoi elle rappelle tout le temps. C'est ça l'espoir. C'est comme la fois où on est allé au Palace, Linda et moi. Le Palace, c'est une salle de bingo ou piste de patin à roulettes, selon les soirs. Linda avait ramassé deux coupons dans le publisac, on avait droit aux patins gratuits ainsi qu'à une liqueur chacun. Elle était gênée de me l'offrir, elle est passée à l'urgence et elle a laissé une enveloppe à l'accueil. Je l'ai appelée le soir même, elle a fait garder ses petits par les Viets de son dépanneur, je suis parti au milieu de ma garde. C'est sûr qu'on détonnait un peu elle et moi dans cette mer d'adolescents tourbillonnants, mais enivrés par le mouvement continu, on s'est lentement oubliés. Tourner en rond sans but précis est d'une catharsis extrême. C'est Aristote qui disait ça, je pense. J'imagine qu'il parlait des courses de chariots mais j'imagine anachroniquement, les Grecs n'en avaient pas encore. On a roulé ensemble quelque temps, d'abord dans un rire d'inconfort et ensuite de plaisir, pour finir par sourire tous les deux, calmes et réconfortés. Ensuite, nous nous sommes reposés à côté des machines distributrices, dans le fond du couloir, après le comptoir de patates.

Je ne pense pas qu'on puisse tout décider. Parce qu'il y a des endroits où on existe déjà. Qui nous sont familiers comme nos propres mains. Comme si la vie, tel un flot de sang, s'y était coagulée par exprès. Et nous ne flottons que d'un de ces lieux-là à un autre, sans trop savoir, sans trop comprendre.

On n'avait rien à se dire et on a commencé à rire en même temps. Entourés de jeunes adolescents maladroits, nous l'étions encore plus qu'eux. Ensuite, entre deux respirations, je l'ai embrassée. Je me souviens, j'ai légèrement mordu sa lèvre inférieure, elle avait un goût un peu pâteux, un mélange de cigarette et de liqueur aux fraises ou une âcreté, peut-être le cancer lui-même me suis-je surpris à penser; mais non, j'ai tout oublié avec sa langue, il fallait

la tourner sept fois de toute façon avant de dire des conneries semblables. Ensuite, elle m'a dit : « T'es fin, t'es tellement fin. » À quoi j'ai rien répondu. La musique répétait ses rythmes trop connus, la boule de disco me faisait mal aux yeux, et mon cœur battait comme les cœurs doivent battre dans ce genre de situation. J'imagine.

On ne s'est pas revus souvent par la suite. Elle n'a pas pris de rendez-vous pendant quelques mois, elle n'est plus passée me voir. Je suis allé vérifier son dossier avec son spécialiste traitant, son cas semblait s'être stabilisé. Avec un peu de chance, elle n'avait plus qu'à attendre quelques mois, une année pour sa greffe. Je sais que tout le monde connaît la suite, c'est comme dans les films, tu penses que l'histoire est finie et puis non, un dernier revirement, le méchant revient, on voit le dernier combat, idéalement sur les toits d'une quelconque ville la nuit, pis le gentil il gagne, paf, générique, t'es content en hostie pendant cinq minutes et tu sors vite vite pour aller pisser avant qu'il y ait une trop grande file. Mais la réalité dépasse toujours la fiction, pis personne te croit quand tu racontes ton histoire. Benji m'en a envoyé la preuve l'autre fois. Il essaie d'être un acteur à Los Angeles, il en est le cliché vivant. Il sait que j'écris des fois, alors il m'envoie des bribes de journaux qu'il trouve intéressants. Cette fois-là, la coupure racontait l'histoire d'un homme dans la mi-quarantaine vivant seul en périphérie de la ville, qui s'est retrouvé assiégé par la police chez lui. Un voisin avait appelé parce qu'il faisait trop de bruit, le LAPD est arrivé, l'homme a sorti sa carabine par la fenêtre. Appel de renfort, douze autres voitures arrivent, on ferme le quartier à la circulation. *Stand off*. Pendant plusieurs heures, les badauds s'accumulent autour du périmètre, l'hélicoptère des nouvelles survole, les policiers crient dans leur mégaphone, et l'homme réplique des bêtises. Ça dure presque une journée. On imagine la tension grandissante, l'escouade tactique qui prépare son intervention, les chiens

en laisse qui reniflent et se demandent pourquoi ils sont là. Comme dans un film. Alors, à la fin, l'homme, tout seul et excédé, n'en pouvant plus de la situation, se coupe le pénis qu'il lance ensuite aux policiers.

Moi, je me serais rendu, les mains en l'air. Mais il y a plusieurs façons de vivre sa vie, j'imagine. Il y a aussi différentes façons de crever. C'est la première chose que t'apprends en médecine. Le *pourquoi*, par exemple, ça, c'est pas mon champ d'études.

Mais j'avoue que des fois, je ferais ça moi, me couper le pénis pour le lancer en l'air, de toute façon, c'est pas comme s'il servait à grand-chose présentement. Je le lancerais pour éviter de travailler avec certains cons à l'hôpital, pour retourner à l'école primaire. J'avais volé une bande dessinée à un camarade de classe une fois, nous avions huit ans, je me souviens, on avait fait une sortie à la librairie et au retour en classe, hop ! dans mon sac. Il avait tellement pleuré, je m'en souviendrai toute ma vie. J'aurais dû me dénoncer, c'est mon *Crime et châtiment* à moi : un petit morveux qui crie sans arrêt dans mes oreilles morales. Je lancerais mon pénis pour retrouver ma grand-mère ou pour diriger un mince filet de sang ailleurs, pas là, pas là où j'étais, où nous étions, s'il y avait une telle chose. Mais ça marche pas comme ça la vie, on ne peut pas arrêter un ACV, arrêter un rare effet secondaire à la chimiothérapie, en découpant son appareil génital et en l'utilisant comme projectile. C'est malheureux mais c'est comme ça, si vous êtes pas content, plaignez-vous au patron.

Grâce aux exercices qu'elle faisait avec ses petits, les ambulanciers sont arrivés tôt. Mais pas assez pour une petite hémorragie juste à la bonne place. Finalement, ce ne sont pas ses enfants, mais Linda, qui oublia la première. Quand je suis allé la voir, quelques jours après son réveil, elle a dit que bien sûr, elle se souvenait de moi, que ça faisait plus de vingt ans qu'on se connaissait. Je lui ai dit qu'elle avait

raison. Qu'on avait vécu beaucoup de choses ensemble et que je lui raconterais. Là, j'ai à nouveau regardé sa pagette en plastique transparent. J'ai pensé qu'on devrait être fait comme ça, plus besoin de rayons X ou de PET scan, plus de disputes non plus ou de non-dits, on serait amour comme le petit Jésus, transparents et lucides, rien à se cacher. Après avoir réfléchi aux conséquences d'une telle mutation pour l'espèce, debout en silence à côté de son lit, j'ai vu la pagette de Linda commencer à vibrer.

« *Last call* pour Deux Collines. » C'est Mercier qui fait la blague. Linda était réveillée, Mercier était à côté de moi, je lui ai tout de suite pété ses deux incisives centrales, plaintes du syndicat des infirmiers, deux semaines de suspension. Bande de cons, ils auraient dû nous laisser régler ça dans le stationnement, je lui aurais fait une ablation des amygdales à mains nues n'importe quand. Quant à Linda, ils ne lui ont pas fait la greffe, c'est ça la politique actuelle. Tu prolonges pas la vie de quelqu'un qui se remet d'une veine pété dans le cerveau, peu importe la grosseur de ses seins. Elle était finie de toute façon, du *white trash* avec des problèmes cérébromoteurs et deux enfants qu'elle ne reconnaissait plus, les contribuables vont pas payer pour ça. Les poumons iront à un autre chanceux. Ce qui m'inspire cet aphorisme : « À la loterie des organes, il n'y a pas de perdants parce qu'ils meurent tous. »

Linda, ça a pris quatorze mois. Je vous dirai pas tout que j'ai fait pendant ce temps-là. Entre autres choses, j'ai fait comme elle a dit, j'ai acheté son bloc appartement, j'ai jeté personne dehors, j'ai pris son logement à elle. Mais c'est pas vrai que je suis allé la voir si souvent que ça. Il y a des limites à ce que tu peux inventer à quelqu'un d'amnésique. Et c'est fatigant d'inventer des trucs, j'allais lui lire des livres vers la fin, des trucs du vieux con d'Hemingway, je ne sais pas pourquoi mais les gens qui ont de graves problèmes cérébraux apprécient toujours sa prose. Par contre,

j'ai beaucoup marché dans le quartier. Et voici ce que j'ai vu. J'ai vu un homme assis sur un bout de béton dans son stationnement un jour férié, il avait une quille de bière dans les mains. J'ai vu un enfant assis tout seul dans un parc, en début de soirée, à une heure où il devait souper, il était sur la balançoire sans se balancer. J'ai vu plusieurs chats, dont un blanc tacheté comme une vache; la plupart du temps, ils traversaient la rue en courant devant moi. J'ai vu des meubles sortis sur le gazon, ils étaient disposés comme dans une salle à manger, même que sur la table trônait un petit chandelier d'argent. Je m'y suis assis, j'ai récité une prière et j'y ai mangé une petite collation. J'ai vu des dépanneurs, des rues, des coins de parcs, des maisons de retraite, tout plein de choses qui se sont érigées lentement dans mon quartier, alors que je n'y étais pas, que j'avais le dos tourné. Quand l'équipe trauma s'est précipitée sur le lit 228, j'ai vu le soleil se pointer après trois longues journées de pluie, en fin d'après-midi. Et l'air qui renaît dans ces moments-là, où tout paraît clair, transparent et lucide, comme la pagette, c'est ça que j'ai vu. C'est ça que j'ai vu.